

<http://divergences.be/spip.php?article4439>



L'ICE a tué une mère blanche. Pourquoi le président et d'autres hommes blancs applaudissent-ils ?

- Aujourd'hui - 2026 - Février 2026 -
Date de mise en ligne : dimanche 11 janvier 2026

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Origine [NEWSONE](#)

Ce qui est arrivé à Renee Nicole Good à Minneapolis a clairement montré que la protection promise aux femmes blanches n'est que conditionnelle et s'effrite lorsque les autorités se sentent menacées par la dissidence et la non-conformité.

9 janvier 2026

Ce meurtre est célébré par ceux qui cherchent à punir les femmes qui sortent des rôles traditionnels attribués à leur genre ou qui expriment des opinions politiques progressistes.

Cette violence est l'aboutissement d'une guerre soutenue contre les femmes, menée par des attaques juridiques, économiques et physiques contre leur autonomie.

Le meurtre de Renee Nicole Good à Minneapolis mardi n'est pas seulement un autre cas de contrôle militarisé de l'immigration qui a mal tourné. Il s'agit d'une rupture du contrat social qui promettait depuis longtemps la sécurité aux femmes blanches en échange de leur conformité. C'est également une illustration effrayante de la rapidité avec laquelle cette promesse s'évapore lorsque les femmes remettent en question l'autorité.

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L379xH400/renee1-925b9.jpg>]

C'est une vérité que les femmes noires connaissent très bien depuis des siècles. Nous l'avons appris à travers l'esclavage, les lynchages, la répression policière, la violence médicale, la guerre contre la drogue et le mépris désinvolte de notre douleur, de notre peur et de la vie de nos enfants qui nous ont été volés. Nous apprenons très tôt que la féminité ne vous protège pas lorsque le pouvoir se sent menacé, que l'obéissance n'est jamais suffisante pour assurer votre survie et que la violence de l'État n'est pas tempérée par la féminité ou la bienveillance.

Les femmes blanches, en revanche, ont longtemps bénéficié d'une illusion différente.

La loi, la culture et leur proximité avec la blancheur leur ont appris que leur corps était un territoire protégé. Que leur docilité serait récompensée par la sécurité. Que la maternité adoucissait la force. Que la respectabilité fonctionnait comme une armure. Que même lorsque l'État était brutal, il l'était ailleurs.

Mais ce qui s'est passé à Minneapolis a clairement montré que la protection promise aux femmes blanches n'est que conditionnelle.

La rapidité et la férocité avec lesquelles son meurtre a été défendu et tourné en dérision, principalement par des hommes blancs invoquant l'obéissance, la loi et l'ordre, et amplifié par la cruauté de Donald Trump, révèlent une réalité plus profonde. Les protections liées à la blancheur, à la féminité et à la maternité s'amenuisent rapidement dans une culture autoritaire de plus en plus à l'aise avec la force brute.

Ce qui a rendu ce moment si manifestement cruel, ce n'est pas seulement la défense du meurtre de Good, mais le fait qu'il ait été imprégné d'un plaisir misogyne. Les commentaires que j'ai vus sur mes propres réseaux sociaux et fils d'actualité sont jubilatoires. Je vois des hommes blancs dire des choses comme « Qui sème le vent récolte la

tempête ». « FAFO ». Je vois surtout des hommes blancs se féliciter de la netteté de sa mort, de la clarté de la punition, de la satisfaction de voir une femme servir d'exemple.

Et ce plaisir ne s'est pas limité aux sections de commentaires.

Sur Fox News, Jesse Watters ne s'est pas concentré sur les faits controversés de la fusillade ou sur la gravité de la mort d'un civil. Il a plutôt choisi de se focaliser sur l'identité personnelle. Il s'est moqué d'elle parce qu'elle avait utilisé des pronoms dans sa biographie et souligné qu'elle avait laissé derrière elle une partenaire lesbienne. Dans la mort, elle n'a pas été traitée comme une citoyenne ou une mère, mais comme un ensemble d'offenses culturelles. Ses opinions politiques. Son expression de genre. Sa sexualité. Tout cela a été présenté comme une justification pour ne pas éprouver de sympathie à son égard.

La moquerie sur les pronoms a eu le même effet que les chants « FAFO ». Elle l'a dépouillée de sa dignité et a recodé sa vie comme une provocation. Elle a dicté au public ce qu'il devait penser de sa mort et à qui cette violence était destinée. Pas seulement aux femmes qui bloquent les fourgons ou filment les agents, mais aux femmes qui sortent des rôles de genre traditionnels, qui aiment les mauvaises personnes, qui affichent les mauvaises opinions politiques, qui refusent de se rabaisser pour être acceptables.

Ce cadre n'est pas resté isolé. Il a trouvé un écho dans les médias et les plateformes sociales de droite, où les commentateurs et les influenceurs ont suivi le même scénario en la qualifiant de déviante idéologique et en présentant son meurtre comme une conséquence. Les pronoms sont devenus des preuves. Sa sexualité est devenue une accusation et son alignement politique une justification. C'était le genre de femme trop politique, trop queer et trop rebelle. Le but n'était pas d'expliquer ce qui s'était passé, mais d'expliquer pourquoi cela n'avait pas d'importance.

Puis il y a eu Donald Trump et sa réponse suffisante et cruelle. Il n'a pas pris la peine d'attendre les faits. Il s'est empressé d'attribuer la responsabilité, de louer la force, de transformer un meurtre en leçon. Il a présenté Good comme une personne désordonnée, agressive et méritant son sort bien avant que les enquêteurs aient terminé leur première enquête.

Ce qu'il a fait, c'est donner la permission. La permission de se moquer. La permission de justifier. La permission d'apprécier le meurtre parce qu'il déteste les femmes blanches comme Good. Il a dit à son public exactement ce qu'il devait penser d'une femme blanche tuée par l'État : être satisfait que l'ordre ait été rétabli.

Et c'est pourquoi tant d'hommes blancs défendent ce meurtre avec tant d'assurance et de véhémence.

Ce à quoi nous assistons n'est pas seulement la défense d'un meurtre. C'est le dernier front d'une longue guerre qui ne cesse de s'intensifier contre les femmes, en particulier les femmes blanches qui refusent de rester dans leur rôle.

Cette guerre n'a jamais été menée d'un seul coup. Elle a d'abord été menée par le ridicule. Par la dégradation constante de la crédibilité, du jugement et de l'autorité des femmes. Par le langage méprisant d'un président misogynne et d'incels harcelant les femmes en ligne.

La guerre contre les femmes a été menée par le biais de la suppression de l'autonomie reproductive via les tribunaux et les législatures qui s'immiscent directement dans le corps des femmes, imposant la grossesse, criminalisant les

L'ICE a tué une mère blanche. Pourquoi le président et d'autres hommes blancs applaudissent-ils ?

fausses couches, menaçant les médecins, surveillant les cycles menstruels et transformant l'accouchement en un lieu de coercition étatique. Elle a été menée par un président en exercice qui se vante d'agressions sexuelles, qui nomme à la justice des hommes hostiles à la liberté des femmes et qui punit ouvertement les femmes qui refusent de se soumettre par l'humiliation publique et la cruauté.

Elle a été menée par le biais de la violence économique à l'encontre des femmes poussées hors de leur emploi pour être « trop politiques », trop franches, trop perturbatrices, trop féministes, trop queer, trop alliées à des mouvements qui menacent l'autorité masculine. Par le biais de représailles sur le lieu de travail, de campagnes de harcèlement, de doxxing et de mise sur liste noire. Par le biais du message constant selon lequel la dissidence vous coûtera votre gagne-pain.

Elle a été menée par le biais de dangers physiques, les femmes étant battues par la police lors de manifestations, plaquées au sol, aspergées de gaz poivré, encerclées, arrêtées et ridiculisées pour cela. Par la normalisation des menaces sexuelles en ligne, la diffusion désinvolte de fantasmes de viol visant des écrivaines et des femmes politiquement actives, et le rappel constant que la punition sera intime, humiliante et personnelle.

Elle a été menée par le biais d'une nouvelle interprétation par les forces de l'ordre de la présence politique des femmes comme une obstruction, un désordre et une menace. Par le biais d'une association de plus en plus étroite entre manifestation et criminalité. Par le biais d'une acceptation croissante du fait que la force est une réponse appropriée aux femmes qui refusent de bouger, refusent de se soumettre, refusent de se taire.

Et maintenant, une femme blanche est abattue par un agent fédéral. Ce n'est pas une rupture avec la guerre. C'est son aboutissement logique. Son point culminant.

Le meurtre de Renee Nicole Good est le moment où tous ces fils, du contrôle du corps des femmes et de la punition de la dissidence politique à la célébration de la force et à l'érosion de la retenue, se sont effondrés en un seul moment mortel.

C'est pourquoi ce meurtre semble différent. Non pas parce que la violence est nouvelle, mais parce qu'il achève le cycle. Parce qu'il confirme que la guerre contre les femmes a atteint un stade où même la blancheur et la maternité ne garantissent plus la sécurité. Et où le mécanisme d'application final n'est plus le ridicule, la législation ou la sanction économique, mais les balles dans le visage.

Post-scriptum :

Le Dr Stacey Patton est une journaliste primée et l'auteure de « Spare The Kids : Why Whipping Children Won't Save Black America » (Épargnez les enfants : pourquoi battre les enfants ne sauvera pas l'Amérique noire) et du prochain « Strung Up : The Lynching of Black Children In Jim Crow America » (Pendus : le lynchage des enfants noirs dans l'Amérique de Jim Crow).